



**RICHARD  
FLANAGAN**

*Désirer*

roman traduit de l'anglais  
(Australie)  
par Pierre Furlan





## DU MÊME AUTEUR

*À CONTRE-COURANT*, Flammarion, 2000 ; Babel n° 1569.

*L'ODEUR D'UN ARBRE SANS FLEURS*, Flammarion, 2002 (sous le titre *DISPERSÉS PAR LE VENT*) ; Babel n° 1659.

*LE LIVRE DE GOULD. ROMAN EN DOUZE POISSONS*, Flammarion, 2005 ; Babel n° 1361.

*LA FUREUR ET L'ENNUI*, Belfond, 2008 ; Babel n° 1742.

*DÉSIRER*, Belfond, 2010 ; Babel n° 1800.

*LA ROUTE ÉTROITE VERS LE NORD LOINTAIN*, Actes Sud, 2016 (Man Booker Prize 2014, meilleur livre étranger selon la rédaction du magazine *Lire*) ; Babel n° 1492.

*PREMIÈRE PERSONNE*, Actes Sud, 2018.

*DANS LA MER VIVANTE DES RÊVES ÉVEILLÉS*, Actes Sud, 2022.

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les lieux sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés comme éléments romanesques. Toute ressemblance avec des événements réels, des lieux ou des personnes – vivantes ou mortes – relève de la simple coïncidence.

Titre original :

*Wanting*

Éditeur original :

Random House Australia Pty Ltd

© Richard Flanagan, 2008

Tous droits réservés

© Éditions Belfond, un département de Place des éditeurs, 2010,  
pour la traduction française

Photographie de couverture : © Mary Wethey / Arcangel Images

© ACTES SUD, 2022  
pour la présente édition  
ISBN 978-2-330-16182-8

RICHARD FLANAGAN

# DÉSIRER

roman traduit de l'anglais (Australie)  
par Pierre Furlan

**BABEL**



*Pour Kevin Perkins*





*Voyez-vous : la raison est, messieurs, une excellente chose – je vous l'accorde volontiers –, mais la raison n'est rien que la raison, elle ne satisfait donc que les besoins rationnels de l'homme, alors que le vouloir est la traduction même de la vie tout entière...*

FEDOR DOSTOÏEVSKI,  
*Les Carnets du sous-sol*  
(trad. André Markowicz).

*Ce qui manque ne peut être compté.*

Ecclésiaste, I, 15



C'était de manière inattendue, comme il arrive parfois, que la guerre s'était terminée. Un homme que personne n'aimait particulièrement – un petit individu excité, à la fois charpentier et prédicateur presbytérien – avait parcouru sans armes mais en compagnie de Noirs dociles les vastes terres vierges de l'île, et il était rentré avec une bande hétéroclite d'indigènes. On les appelait les Noirs sauvages. Or, sauvages, ils ne l'étaient certainement pas, mais bien plutôt galeux, malheureux et souvent phtisiques. C'était, déclara-t-il – et, chose étonnante, cela parut alors exact –, tout ce qui restait des tribus de la Terre de Van Diemen, jadis redoutées, qui avaient longtemps mené une guerre terrible et implacable.

Ceux qui les virent estimèrent à peine concevable qu'une petite bande d'hommes en si piteux état ait pu défier aussi longtemps la puissance de l'Empire, qu'elle ait pu survivre à la campagne d'extermination, qu'elle ait pu susciter une telle terreur. On ne savait pas au juste ce que le prédicateur avait dit aux Noirs, ni quelle idée ils avaient de la manière dont il allait disposer d'eux, mais ils ne semblaient pas rebelles, même s'ils étaient plutôt tristes quand on les embarqua par petits groupes

d'individus défaits sur les bateaux qui se succédèrent pour les amener sur une île lointaine, dans cette mer large de plusieurs centaines de kilomètres qui sépare la Terre de Van Diemen du continent australien. Là, le prédicateur prit le titre officiel de protecteur et un salaire annuel de cinq cents livres, puis, assisté par une petite garnison de soldats et un catéchiste, il entreprit de hisser ses ténébreuses ouailles au niveau de la civilisation anglaise.

Il connut quelques réussites, et bien que celles-ci fussent de peu d'ampleur, ce fut sur elles qu'il tenta de concentrer ses efforts. N'en valaient-elles pas la peine ? Ses paroissiens ne connaissaient-ils pas Dieu et Jésus, comme le prouvaient les réponses enthousiastes et bien rodées qu'ils donnaient aux questions du catéchiste ? Comme le prouvait aussi la ferveur avec laquelle ils chantaient les cantiques ? Ne s'étaient-ils pas fortement investis dans le marché hebdomadaire où ils échangeaient des peaux et des colliers de coquillages contre du tabac et d'autres produits du même genre ? À part le fait que ses frères noirs continuaient à trépasser au rythme de un par jour, quasiment, il fallait admettre que la colonie donnait satisfaction à tous égards.

Certaines choses, cependant, pouvaient franchement rendre perplexe. Bien qu'il eût arraché ces gens à leur régime alimentaire de baies, de plantes, de coquillages et de gibier pour les mettre à la farine, au sucre et au thé, leur santé était loin d'être aussi bonne qu'auparavant. En outre, plus ils abandonnaient leur impudique nudité pour adopter les couvertures et les lourds vêtements anglais, plus ils toussaient, crachotaient et mouraient. Et plus ils mouraient, plus ils voulaient se débarrasser

de leurs vêtements anglais, cesser de manger à l'anglaise et quitter leurs logements anglais – lesquels, prétendaient-ils, étaient remplis de la présence du diable – pour retourner aux plaisirs de la chasse le jour et d'un feu à ciel ouvert la nuit.

On était en 1839. On prit la première photo d'un être humain, Abd el-Kader lança un djihad contre les Français, et la célébrité de Charles Dickens s'accrut encore grâce à un roman intitulé *Oliver Twist*. C'était, estima le Protecteur en refermant le registre où il venait de consigner un nouveau décès avant de se remettre à ses notes pour une conférence sur la pneumatique, tout simplement inexplicable.



Quand un domestique, accouru en toute hâte de la maison de Charles Dickens, lui avait appris la nouvelle de la mort de l'enfant, John Forster n'avait eu aucune hésitation – l'hésitation était le signe d'un caractère défaillant, et son caractère ne tolérait pas la défaillance. Doté d'un visage de bouledogue, le corps épais, bedonnant, lourd en toutes choses – aussi bien dans ses opinions que dans sa sensibilité, sa moralité et sa conversation –, Forster était à Dickens ce que la pesanteur est à un pilote de montgolfière. Même si, en privé, il ne dédaignait pas de se livrer à des imitations de Forster, Dickens nourrissait une immense affection pour celui qui était de fait son secrétaire, et il s'appuyait sur lui pour toutes sortes de travaux et de conseils.

Et Forster, excessivement fier d'être l'homme sur lequel on compte, décida qu'il attendrait que Dickens eût fini son discours. Il avait eu beau expliquer sans relâche à Dickens que les événements récents le dispensaient de l'obligation de s'adresser aux membres de l'Œuvre générale des gens de théâtre, celui-ci avait été inébranlable : il ferait son discours. Aujourd'hui

même, Forster était venu le voir à Devonshire Terrace pour le prier une dernière fois d'annuler cet engagement.

“Mais j'ai promis”, avait répondu Dickens quand Forster l'avait trouvé dans le jardin en train de jouer avec ses enfants les plus jeunes. Il tenait un bébé dans ses bras : Dora, sa neuvième. Il l'avait soulevée au-dessus de sa tête en lui souriant et il avait soufflé fort tandis qu'elle battait des bras avec toute la férocité et la solennité d'un tambour de régiment. “Non, non ; pas question que je nous laisse tomber comme ça.”

Forster s'était senti bouillir, mais il n'avait rien dit. Nous ! Il savait que parfois Dickens se prenait plus pour un acteur que pour un écrivain. C'était absurde, mais il était comme ça. Dickens adorait le théâtre. Il adorait tout ce qui avait à voir avec ce monde d'illusions où l'on pouvait faire descendre la lune sur terre d'un simple geste des doigts, et Forster savait que Dickens éprouvait une solidarité étrange avec les comédiens membres de l'œuvre de bienfaisance à laquelle il devait s'adresser ce soir. Cette attirance pour des milieux peu recommandables gênait assez Forster mais lui procurait aussi quelques agréables frissons.

“Elle a l'air en bonne forme, tu ne trouves pas ? lui avait demandé Dickens en ramenant le bébé contre sa poitrine. Elle a eu un peu de fièvre aujourd'hui, pas vrai, Dora ?” Il l'avait embrassée sur le front. “Mais je crois qu'elle reprend le dessus.”

Et maintenant, à peine quelques petites heures plus tard, le discours de Dickens se déroule de façon splendide, pensa Forster. La foule était considérable, tout à



fait captivée, et Dickens, une fois lancé, était aussi brillant et émouvant que toujours.

“Dans notre Œuvre, lançait Dickens à la salle bondée d’acteurs, l’idée de refuser quiconque est inconnue. Nous acceptons tout acteur, qu’il soit Hamlet ou Benedict, qu’il joue tel fantôme ou tel bandit ou bien, en une seule personne, toute l’armée du roi. Et pour tenir leur rôle devant nous, ces acteurs ont vécu des situations où se sont jouées la maladie et la souffrance, voire la mort. Pourtant...”

Il y eut un crépitement d’applaudissements qui cessa presque avant d’avoir commencé, sans doute parce qu’on estima qu’il était de mauvais goût de rappeler à Dickens que son propre père était mort à peine deux semaines auparavant. Une opération ratée sur des calculs biliaires avait laissé le vieillard, selon ce que Dickens avait rapporté à Forster, étendu dans une mare de sang comme à l’abattoir.

“Il arrive pourtant fréquemment, poursuivit Dickens, que nous soyons obligés de faire violence à nos sentiments et, dans le combat que nous menons pour la vie, de cacher ce que nous avons sur le cœur pour pouvoir nous acquitter avec courage de nos tâches et de nos responsabilités.”

Après le discours, Forster prit Dickens à part.

“J’ai bien peur..., commença Forster. En un mot, ajouta-t-il alors qu’il en utilisait toujours trop et se rendait soudain compte qu’il y en avait un qu’il ne souhaitait pas prononcer.

— Oui ? fit Dickens qui, regardant quelqu’un ou quelque chose par-dessus l’épaule de Forster, ramena

vers lui des yeux tout pétillants. Oui, mon cher Mammoth ?”

Cette manière désinvolte d'utiliser le surnom de Forster, de présumer qu'il n'y avait là que matière à badinage, ce plaisir d'acteur qu'il prenait au succès rencontré par son discours, rien de tout cela ne contribuait à alléger la tâche du pauvre Forster.

“La petite Dora...”, articula Forster. Ses lèvres tremblèrent quand il voulut finir sa phrase.

“Dora ?

— Je suis..., marmonna Forster qui, en cet instant, aurait souhaité dire bien des choses mais se trouvait incapable d'en prononcer une seule. Je suis profondément attristé, Charles, poursuivit-il précipitamment en regrettant chaque mot, souffrant de n'avoir pas mieux à dire, levant la main pour souligner par un de ses beaux gestes habituels quelque point resté inexprimé, puis la laissant retomber le long de son corps, ce corps énorme qui lui donnait l'impression d'être si enflé, si inutile. Les convulsions l'ont emportée”, déclara-t-il enfin.

Le visage de Dickens ne trahit aucune émotion et Forster se dit que c'était vraiment un homme magnifique.

“Quand ? demanda Dickens.

— Il y a trois heures. Juste après notre départ.”

On était en 1851. L'Exposition universelle de Londres célébrait le triomphe de la raison dans un hall de verre dont l'écrivain Douglas Jerrold se moqua en le traitant de palais de cristal. Un roman sur la poursuite d'une légendaire baleine blanche parut à New York et fut un échec. Pendant ce temps, dans le port gris métal de Stromness, dans l'archipel des Orcades, lady Jane Franklin

saluait le départ, vers les blancheurs du Grand Nord, de la deuxième d'une nombreuse série d'expéditions qui toutes devaient échouer à retrouver une légende qui, jadis, avait été son mari.



Une petite fille courait à se faire éclater les poumons dans de l'herbe à wallaby presque aussi haute qu'elle. Ah ! comme elle aimait sentir les doux brins d'herbe tapisser ses mollets de gouttelettes d'eau ; comme elle aimait, sous ses pieds nus, sentir la terre mouillée et spongieuse en hiver, sèche et poussiéreuse en été. Elle avait sept ans, et la terre avait pour elle des délices encore neuves et extraordinaires ; la terre remontait encore en elle depuis les pieds jusqu'à la tête, jusqu'au soleil, et la petite fille pouvait tout à la fois se sentir grisée par sa course et être terrorisée par ce qui lui enjoignait de ne pas s'arrêter. Elle connaissait des histoires d'esprits qui volent et se demandait si, en forçant juste un petit peu plus l'allure, elle ne pourrait pas elle aussi voler et arriver ainsi plus vite à destination. Puis elle se souvint que seuls les morts volaient et chassa de son esprit toute idée de vol.

Elle passa en courant devant les maisons où vivaient les Noirs, puis au milieu de poules qui gloussaient et de chiens qui aboyaient. Elle dépassa la chapelle et continua à courir en remontant la colline jusqu'au bâtiment

le plus important de la colonie de Wybalenna\*. Elle en gravit les trois marches du perron et, comme on le lui avait montré tant de fois, elle frappa à la manière des Blancs, le poing fermé contre la porte.

Quittant des yeux les notes pour sa conférence sur la pneumatique, le Protecteur vit entrer une petite Aborigène. Pieds nus, elle portait un tablier affreusement sale et un long bonnet de laine rouge. Une chandelle de morve sortait de sa narine et y rentrait comme une chose vivante. La petite fille leva les yeux au plafond puis regarda les murs autour d'elle. Mais ce fut surtout le plancher qu'elle fixa.

“Oui ?” fit le Protecteur. Selon l'irritante habitude des gens de son peuple, elle regardait partout mais jamais le Protecteur dans les yeux. Son vrai nom était celui qu'il lui avait donné à son baptême, à savoir Léda mais, pour une raison inconnue, tout le monde, à part lui, l'appelait par son nom indigène. Il fut agacé de s'entendre à présent faire la même chose. “Oui, Mathinna ?”

Mathinna se regarda les pieds et se gratta sous un bras. Mais ne dit rien.

“Eh bien, qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il, mon enfant ?”

Se rappelant soudain ce qui l'avait amenée là, Mathinna dit : “Rowra”, prononçant le mot indigène signifiant diable ; puis, à toute vitesse, comme si une lance fendait les airs vers elle, elle répéta : “Rowra” et encore : “ROWRA !”

\* Colonie pénitentiaire sur l'île Flinders où, en 1834, furent transférés cent trente-cinq Aborigènes de Tasmanie pour y être “civilisés et christianisés”. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

Le Protecteur bondit de son tabouret, saisit un couteau pliant dans un tiroir ouvert et se précipita dehors, derrière l'enfant partie à toute allure. Ils arrivèrent en courant jusqu'à une rangée de maisons en brique qu'il avait construites pour les indigènes afin de les sevrer de leurs abris primitifs et de les habituer à la vie de famille à l'anglaise. Comme il avait été charpentier avant de devenir sauveur, le Protecteur prenait toujours plaisir à voir – si l'on ne tenait pas compte de la plage de sable blanc, là-bas dans le fond avec ses rochers rouges et sa bordure de varech parcheminée, ni, un peu plus loin, des forêts, tordues et bizarres ; si, donc, on faisait abstraction de cette île sauvage et misérable sur laquelle ils se trouvaient à la lisière de l'univers et que l'on concentrât plutôt ses regards sur les bâtiments – que les deux rangées de logements ressemblaient à tous égards à l'une des rues récemment construites dans la grande ville moderne de Manchester.

Alors qu'ils s'approchaient de la maison numéro 17, Mathinna s'arrêta un instant et regarda fixement le ciel, comme clouée sur place par une terreur sans nom. Le Protecteur était sur le point de la dépasser dans son élan quand il aperçut le présage que les indigènes craignaient entre tous, l'oiseau voleur d'âmes, un cygne noir qui fondait sur les rangées de maisons en brique.

Avant même d'être à l'intérieur, le Protecteur fut assailli par une forte odeur de graisse de puffin et de corps mal lavés ainsi que par une peur – muette et sans nom – que cette puanteur ramenait bizarrement à lui, à ses actions, à ses croyances. Car l'idée lui venait parfois

que ces gens qu'il aimait tant et qu'il avait protégés des exactions des colons blancs les plus cruels – colons qui les traquaient et les abattaient à coups de fusil avec autant de joie et aussi peu d'hésitation qu'ils chassaient le kangourou –, que ces gens, donc, qu'il avait élevés à la lumière divine mouraient néanmoins très étrangement, et cela à cause de lui. Il savait que c'était une idée irrationnelle. Une idée perverse, impossible. Il savait qu'elle lui venait de sa fatigue. Mais il ne pouvait l'empêcher de resurgir sans cesse. À ces moments-là, il sentait souvent des migraines s'installer, d'intenses douleurs au front, si affreuses qu'il devait s'aliter.

Lors des autopsies, il fouillait leur œsophage fendu, leur ventre éviscéré, leurs intestins infestés de pus et leurs bronches ratatinées, à la recherche d'une preuve de sa culpabilité ou de son innocence, mais il n'arrivait pas à en trouver. Il s'efforçait d'accepter comme une pénitence la puanteur des pintes de pus qui, parfois, lui apparaissaient comme l'unique force vitale contenue dans ces viscères martyrisés. Il tentait de comprendre leurs souffrances comme si elles étaient les siennes, et le jour où il vomit en voyant une moisissure brillante de plus de deux centimètres d'épaisseur pousser comme de la mousse autour d'un ulcère en forme de cratère qui s'étendait de l'aisselle de Black Ajax jusqu'à sa taille, il voulut voir dans sa réaction une sorte de règlement de comptes sur un registre spirituel. Mais vomir n'était pas s'acquitter d'une dette, et, au fond de lui, le Protecteur eut peur que nul acquittement ne soit possible. Au fond de lui, il craignait que ces souffrances atroces, ces morts monstrueuses, n'aient toutes quelque chose à voir avec lui.



Malgré cette situation, il faisait tout son possible pour les sauver – Dieu sait qu’il n’aurait pu en faire davantage : il découpait soigneusement chaque corps pour trouver la cause du décès. Il se levait au milieu de la nuit pour appliquer ventouses, sangsues, vésicatoires et – c’était le traitement qu’il s’apprêtait à infliger à présent au père de Mathinna – saignées.

Le Protecteur ouvrit son couteau pliant, mouilla son index et son pouce et les passa rapidement sur la lame pour enlever les croûtes de sang qui représentaient désormais tout ce qui restait de Wheezy Tom sur cette terre. Il ouvrit légèrement, scientifiquement, avec soin, le poignet du malade tremblant à l’endroit où l’on pouvait faire couler le plus de sang avec le moins de dégâts.

Chaque soir, lorsque, à la lumière de sa bougie, le Protecteur rédigeait son journal, il cherchait les mots qu’il pourrait adapter à la circonstance, de la même façon que, dans une autre vie, il avait fléchi et déformé du bois pour l’ajuster. Il lui fallait une longueur de mots qui, telle une planche, pourrait couvrir une erreur inexplicable et pourtant honteuse. Mais les mots ne faisaient que rendre l’obscurité dans laquelle il se trouvait plus sombre encore ; ils ne parvenaient pas à l’expliquer. Il essayait alors de trouver une prière, un hymne, une familiarité, des rythmes rassurants. Et parfois les paroles saintes réussissaient à tout tenir à distance ; il savait alors pourquoi il était reconnaissant à Dieu et aussi pourquoi il Le craignait.

Le sang jaillit comme un petit geyser et aspergea l’œil du Protecteur avant de lui couler sur le visage. Retirant le couteau, il fit un pas en arrière, s’essuya et regarda.

Le Noir émacié ne grognait plus que par intermittence. Le Protecteur admira son stoïcisme : il subissait les saignées comme un Blanc.

Il s'agissait de King Romeo, un homme jusqu'alors amical et plein de vitalité, un homme – le seul – qui s'était jeté à la nage dans la rivière, la Fury, pour sauver le Protecteur qui venait de perdre pied en voulant traverser à gué les eaux montantes. Mais dans les pauvres traits creusés, dans les yeux devenus anormalement grands, dans les cheveux raides et ternes, le Protecteur ne pouvait plus rien reconnaître de l'homme qui l'avait sauvé.

Il laissa le sang couler une bonne minute en le recueillant du mieux qu'il le pouvait dans une cuvette en métal. Tandis que le sang affluait, King Romeo gémissait faiblement. Les femmes noires assises en demi-cercle autour de son lit de camp produisaient, du fond de leur gorge, le même chant lugubre, et le Protecteur comprit à quel point elles étaient affectées.

Lorsqu'il pensa la blessure de King Romeo pour arrêter le flux de sang, le Protecteur prit conscience du caractère inéluctable de la mort et de la futilité de son traitement. Il sentit la panique le gagner. Il se rendit compte que King Romeo respirait difficilement, que la saignée ne servait à rien, qu'il avait eu envie de faire mal à ce Noir parce qu'il avait une maladie incurable, parce qu'ils avaient tous une maladie incurable, parce qu'ils l'empêchaient de les guérir, de les civiliser, de les faire profiter d'une chance que personne d'autre ne se souciait de leur offrir.

En grommelant quelque chose sur la nécessité d'égaliser les forces pneumatiques du dedans et du dehors

– mots par lesquels il cherchait tout autant à se rassurer qu'à faire croire à son public que ses actions étaient, comme toujours, guidées par un juste mélange de science rationnelle et de compassion chrétienne –, le Protecteur saisit brutalement l'autre bras de King Romeo. Le Noir poussa un cri de douleur car, celui-ci, il l'avait poignardé plus qu'il ne l'avait incisé.

Il laissa King Romeo saigner jusqu'à ce que la peau du patient devienne moite, et c'est alors que le Protecteur recouvra son calme. Il stoppa l'hémorragie et tendit la cuvette qui débordait de sang à l'une des femmes du demi-cercle en lui faisant signe de s'en débarrasser à l'extérieur.

Il se redressa, baissa la tête et se mit à chanter.

*“Lumière bienveillante, guide-moi dans les ténèbres qui m'entourent ; guide-moi !”*

Sa voix chevrotait et devenait stridente. Il déglutit, puis, dans un registre de baryton plus profond, plus fort et plus déterminé, il ajouta :

*“La nuit est noire, et je suis loin de chez moi ; guide-moi !”*

Les femmes parurent entonner son hymne – certes, assez mal –, puis il comprit qu'elles avaient seulement altéré leur mélodie plutôt funèbre pour la mêler à son chant.

*“Oublie les années passées !”* poursuivit-il alors à tue-tête, mais même lui n'arrivait pas toujours à effacer les années passées. Il s'interrompt au milieu du couplet, laissant les femmes continuer. Il rabaissa ses manches sur ses poignets, se retourna et fut étonné de voir Mathinna qui le regardait intensément comme si, tout en le croyant

doué de pouvoirs divins, elle cherchait à deviner ce qu'étaient ces pouvoirs et commençait à mettre en doute la puissance de ce sorcier. Troublé, il voulut parler sur un autre rythme pour calmer ses nerfs.

“C'est maintenant la période où le système pulmonaire de King Romeo va trouver son équilibre, dit le Protecteur. Et de là un bien-être... tel que le sang...”

Mathinna baissa les yeux vers ses pieds nus, et, pendant un moment, le Protecteur fit de même. Puis, éprouvant une gêne qui virait à une forme inexplicable de honte, il releva la tête et regarda ailleurs, puis sortit de la hutte dans l'espoir que la fraîcheur de l'air marin le soulagerait.

Il était en colère, mais sa colère le rendait perplexe. Il venait de faire le travail du chirurgien, car celui-ci avait connu une mort misérable un mois auparavant, et il faudrait peut-être encore des mois avant que n'arrive le remplaçant promis. Et même s'il en voulait à l'ancien chirurgien d'avoir succombé à la dysenterie, même s'il était irrité contre le gouverneur qui tardait à le remplacer, il était fier de sa propre compétence médicale, celle d'un homme qui sait faire des saignées et appliquer des vésicatoires, qui peut préparer des lavements, disséquer des cadavres et rédiger des comptes rendus satisfaisants – lui, certes un laïc et un charpentier, mais qui se débrouillait tout seul, qui s'était fait et instruit lui-même, qui représentait le triomphe du moi autonome.

Le Protecteur consacra son après-midi à une activité qu'il jugeait très utile : il prépara son projet de nouveau cimetière plus vaste, à la mesure de la mortalité qui

sévissait dans la colonie. Peu avant le crépuscule, il se rendit sur le vieux terrain de sépulture avec les indigènes et leur demanda de lui indiquer les noms des personnes enterrées. Ils manifestèrent de telles craintes dès qu'il s'agit de nommer le moindre mort qu'il s'irrita de leur ingratitude et les congédia.

Le Protecteur avait décidé que son nouveau cimetière serait achevé pour la visite imminente de sir John Franklin, gouverneur de la Terre de Van Diemen, et de lady Jane, son épouse. Ils devaient arriver dans une semaine. Le vent soufflait du sud en rafales : avec un temps aussi favorable, ils pourraient même aborder plus tôt. Sir John était un homme de science, un des grands explorateurs de l'époque et le promoteur de nombreux projets tels que l'exploration des grandes régions sauvages de la Transylvanie\*, dans l'ouest de l'île, ou la fondation de sociétés scientifiques et la collecte de coquillages et de fleurs destinés à Kew Gardens\*\*.

Oui, pensait le Protecteur en mesurant à grands pas les dimensions exactes du terrain de sépulture : construire un nouveau cimetière et améliorer la manière dont les indigènes chantaient les hymnes, voilà des buts réalistes et raisonnables qu'il pouvait atteindre avant la visite du vice-roi. Par-dessus tout, le Protecteur s'enorgueillissait de son pragmatisme.

Ce soir-là, le Protecteur donna sa conférence sur la pneumatique à un public qui rassemblait les officiers,

\* Ancien nom du sud-ouest de la Tasmanie resté inexploré par les colons britanniques pendant les premières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle.

\*\* Jardin botanique royal de Londres.

leurs familles et les indigènes. Son texte final faisait cent quarante-quatre pages. Il eut l'impression d'avoir bien appuyé son argumentation par de la logique et, à l'occasion, par des démonstrations concrètes, par exemple lorsqu'il fit chauffer une bouteille sur une marmite fumante suspendue au-dessus du feu. Puis, en renversant la bouteille sur un œuf bouilli et dépouillé de sa coquille, il fit lentement aspirer l'œuf par la bouteille.

À ce moment-là, Troilus éclata de rire et lança bruyamment : “La bouteille, c'est Wybalenna, l'œuf, c'est le Noir”, tirant ainsi de la démonstration un principe totalement erroné.

Ensuite, le Protecteur partagea un verre de vin du Rhin et quelques sandwiches au jambon avec les officiers et, pour montrer qu'il ne souffrirait aucune distinction entre Blancs et Noirs, il but aussi du thé d'une cuvette qu'on servait aux indigènes. Il eut l'impression que ce geste leur faisait grand plaisir.

Le lendemain matin, on trouva King Romeo mort. En réalité, son trépas n'était pas inattendu, ce genre d'événement n'étant nullement inhabituel, et quand le Protecteur alla examiner le corps, il se sentit pris par l'ennui autant que jadis par la pitié. Une femme avec laquelle King Romeo s'était lié après la mort de son épouse quelques années auparavant se trouvait dans l'état normal de surexcitation indigène et braillait comme une folle. Son visage n'était plus qu'un amas de sillons ensanglantés par des coupures qu'elle s'était infligées délibérément avec un tesson de bouteille.

La fille de King Romeo, cependant, semblait douée d'une sensibilité plus chrétienne, et la réserve qu'elle